

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(13 octobre - 29 octobre\)](#)[Item](#)[57. Val-Richer, Vendredi 13 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

57. Val-Richer, Vendredi 13 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Famille Guizot](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Elisabeth-Sophie Bonicel\)](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)

Ce document est une réponse à :

[56. Paris, Mardi 3 octobre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-10-13

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Savez-vous que ce sera un supplice de vous écrire directement, du ton dont nous sommes convenus ?

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°97/133-134

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 217-218, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/329-336

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

TranscriptionN°57. J'ai oublié de numérotter mes deux billets de Lisieux. Ils doivent faire les N°55 et 56.

Vendredi 13. 4 heures

Savez-vous que ce sera un supplice de vous écrire directement, du ton dont nous sommes convenus ? J'avais déjà tant de peine à me dire que ce que je vous disais ! Il faudra encore en rabattre, beaucoup. Aussi, je me décide pour aujourd'hui à la voie indirecte. J'abuserai de mon pauvre Génie. Du reste, je l'en ai prévenu hier à 6 heures en montant en voiture, et tout sera fait comme nous l'avons réglé. Mais dites-moi si vous le pouvez jusqu'où je puis aller par la voie directe et quotidienne. Vous m'avez donné une pierre de touche telle qu'en vérité, si je m'y conforme, je vous enverrai un bulletin de ma santé en vous en demandant un de la vôtre Des lettres qui puissent être lues par M. de Lieven ! Je n'en reconnais pas moins la nécessité. Durera-t-elle longtemps ? Serons-nous longtemps dans cette attente ? En tous cas, ce ne pourra être plus de 18 jours.

Je viens d'arranger mon départ avec toute ma maison. Tout est convenu. Le 30 nous irons coucher à Evreux et dîner le 31 à Paris. Je respire en vous disant cela, et j'en ai besoin, car depuis hier j'étouffe. J'ai étouffé cette nuit ce matin, jusqu'à ce moment. Je suis épouvanté de mon bonheur. Je ne sais plus m'en passer. Quel abyme insatiable que notre cœur! un abyme, comme celui d'un mélodrame que j'ai vu jouer autrefois, qui s'appelait le Précipice, et où l'on précipitait en effet l'innocent dans un abyme de 600 pieds sans fond. Oui, un abyme de 600 pieds sans fond. Voilà ce qu'est devenu pour vous mon cœur. Avant le 15 juin, si l'on m'avait fait entrevoir une correspondance un peu amicale, un peu régulière avec une personne comme vous une personne d'esprit, bien au courant du monde, j'aurais trouvé cela charmant ; je me serais promis au moins un jour très agréable par semaine. Pendant que vous étiez en Angleterre, si l'on m'avait dit que vous reviendriez bientôt en France, et que je ne passerais jamais un mois sans en passer cinq ou six jours avec vous, je me serais cru heureux. Et bien Madame; je ne le suis pas; je ne le suis pas malgré hier, malgré avant-hier, malgré la certitude que dans 18 jours, je retrouverai hier au moins hier, n'est-ce pas ? Je suis devenu insatiable, je resterai insatiable. Vous, vous dont la simple vue fait épanouir tout mon être dont la moindre parole me charme et qui avez pour moi des paroles dont le souvenir, le seul souvenir me plonge dans l'extase, vous ne pouvez pas me rassasier. il n'est pas en votre pouvoir d'apaiser, de combler mon âme. De vous, tout la ravit et rien ne lui suffit. Vous êtes pour moi une source de délices infinies, et moi, j'ai une puissance infinie pour les désirer, pour en jouir; et quelque heureux que je sois par vous, près de vous, je sens que je puis, que je dois l'être encore

davantage; et j'aspire avec une ardeur infatigable à ce bonheur inépuisable qui me vient de vous et qui chaque fois qu'il me vient me promet plus encore qu'il ne me donne et m'inspire encore plus de désirs qu'il n'en satisfait, savez-vous ce qui sépuise ce qui se lasse en moi ? La parole. J'arrive d'un coup à ses limites, et là je m'indigne et mon cœur s'élance bien loin au delà. Mais vous n'êtes pas là pour l'entendre sans qu'il parle ; et en même temps que la parole lui manque, le silence lui pèse horriblement.

Samedi 9 heures

J'ai dormi longtemps, en me réveillant souvent. Chaque fois que je me réveillais, je me disais: à une heure et demie. Et il me fallait un réveil complet et une réflexion pour me détromper. On a bien de la peine à apprendre que les choses ne sont pas dans la vie comme dans le cœur. Le premier mouvement est toujours de croire à l'harmonie de ces deux mondes, tant celui du dedans est le monde vrai, le monde souverain. L'autre nuit en roulant dans cette voiture, le ciel était pur, la lune se répandait partout, vous deviez être là comme moi, jouir avec moi de cette lumière si douce et si pénétrante ; vous deviez sortir de ces longues ombres des arbres qui semblaient cacher quelque objet et s'avancer vers moi à mesure que je marchais. Ce matin, je ne marche pas, je suis dans mon cabinet à ma table, près de mon feu. Mais le soleil brille, la vallée où les feuilles commencent à tomber, laisse entrevoir des percées profondes où la lumière entre et se perd ; tout est beau et invitant devant moi, sous mes fenêtres, partout où se porte ma vue. Je vous vois partout, je vous mets partout, partout où quelque chose me plaît et m'attire. Ce matin, comme cette nuit, comme l'autre nuit, la réflexion seule m'apprend que vous n'êtes pas là. Il faut que je le découvre ! D'instinct, je vous crois avec moi, toujours avec moi.

J'ai trouvé tous les miens en bon état. Ma mère est mieux que je ne l'avais laissée ; mes enfants sont à merveille. Savez-vous que je ne jouis de leur présence, de leur joie, qu'avec un peu d'hésitation et de mélange ? Je voudrais vous en envoyer la moitié. Une impression à moi seul un plaisir à moi seul m'étonne presque comme un contresens. N'ayez jamais d'impression, de plaisir à vous seule ! J'en serais plus qu'étonné. Vous pouvez me pardonner cette exigence toutes les exigences. Je les aurai toutes. Mais j'en ai le droit, oui, le plein droit.

11 heures

Voilà votre n° 56. Oui éternellement adieu. C'est là que tous les sentiments s'unissent et se satisfont. Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 57. Val-Richer, Vendredi 13 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-10-13

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 01/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/987>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 217-218

Date précise de la lettre Vendredi 13 octobre 1837

Heure 4 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

d'hermione. J'ai obtenu de nombreux
documents sur le
second billet de 10 francs
et deux autres pour le n° 55
et le n° 56.

Vendredi 12 - 4 h. 30

Embarquement de
l'hermione. Je vous
écris lorsque je
suis arrivé à Paris.
J'aurai donc
à faire pour la
restitution de
l'hermione. Je
vous écrirai
aussitôt que je
serai rentré à Paris.
Le temps est
assez mauvais.
Le vent
est fort et
il fait très
froid. Je suis
assez fatigué.
Mais je suis
assez content.
Le temps est
assez mauvais.
Le vent
est fort et
il fait très
froid. Je suis
assez fatigué.
Mais je suis

Cher ami que ce sera un
séjour de vous être dérangé, du bon dont
nous sommes convenus. J'avais déjà tant de peine
à me dire que ce que je vous disais ! Il faudra
venir en cabotage bientôt. Mais je me décide
pour aujourd'hui à la voie indirecte. J'aborderai le
bord pauvre Genève. De rest, je l'en ai presque finie,
à l'heure où j'en montant en voiture, et sans être
fait comme nous étions vogtés ! Mais il te moi,
je veux le pouvoir jusqu'à je puis aller par la
voie directe à quatrième. Vous allez domi-
nique prochaine de toucher celle que veule, si je m'y
laisse je vous enverrai un bulletin de ma route
en vous en demandant un de la votre avec lettres
qui peuvent être lues par M. de L... Si je devi-
sions pas moins la nécessité. Quelle belle
longue ? Je vous, nous longue. Dans cette attente
en tout cas, je ne pourrai être plus de 18 jours. Je
veux d'arrange mon départ avec toute une
maison dont est convenu. Le 9e, nous devons
croire à l'heure et dans le 11 à Paris. Je respire
en vous disant cela, et plus si besoin, les explications

leur état. J'ai éprouvé cette nuit, ce matin,
jusqu'à ce moment, le plus épouvantable de mon
bonheur. Je ne fais plus rien passer. J'ent abyme
insatiable que notre cœur l'ent abyme comme
celui d'un militaire que j'ai vu faire autrefois,
qui s'appelait le Philosophe, et où l'on précipitait
en effet l'homme dans un abyme de bonheur
sans fond. Mais, un abyme de bonheur sans fond
veut ce qu'il devient pour vous monsieur. Maint
le 18 juillet, il l'a réveillé fait entrer une
correspondance un peu amicale, un peu régulière
avec une personne comme vous une personne respect
ée au courant du monde, François Bourriau éta
pharmacien, je me serai promis au moins un jour de
s'apprêter par l'heure. Pendant que cela étoit
en Angleterre, il l'a réveillé dit que vous
vouloiriez bientôt en France et que je ne pourrois
jamais un mois dans un pays si long en six jours
être avec vous, je me serai souvenu de bien
madame je n'en suis pas, je ne le suis pas.
malgré lui malgré tout lui malgré la
constitude que dans 18 jours je retrouverai lui
au moins lui, n'est ce pas ? Je suis devenu
insatiable je suis insatiable. Vous, vous dont
la simple vue fait éprouver tous mes être. Dont
la moindre parole me charme, et qui avec pour

moi des paroles de
plonge dans l'extase
il n'est pas de retour
une. De vous, le
Monsieur pour moi
nous fait une pa
paix en jouant ;
vous, pris de vos
doux envois dans
l'infatigable à ce
de vous, ce qui
m'est plus encor
tâche plus de dé
le qui l'importe, c
l'accorde d'un coup
ce monsieur. Il
vous hâte par le
et en même tems
élimine le père
Madame je n'en suis pas, je ne le suis pas.
des derniers long
Magasins qui
une femme ce est
tempo et un
à la fin de la pe
vous pas dans le

mais des paroles dont le son me leurt souvent me
plonge dans l'extase, sans ne pouvoir pas me rappeler.
Il n'y a pas en cette puissance d'apaisseur de combler tout
seul. De vous, toute la ravi et rien ne lui suffit.
Pour être pour moi une source de délice infini,
me fait une passion infinie pour les délices
peut en faire; et quelque heureux que je sois pas
encore, plus de vous je suis que je puis que je dois
être. Cet ouvrage je l'apprécie avec une ardent
infatigable à ce bonheur impénétrable qui me vient
de vous, et qui chaque fois qu'il me vient me
montre plus encore qu'il ne me donne et m'inspire
plus de plaisir qu'il nous satisfait. Mais vous
le qui dépasse, et qui se lassé en moi? La parole
t'arrive d'un coup à ses limites et là je m'interroge;
si mon cœur d'étain bien bon au début. Mais
vous note par là pour l'entendre. Sans qu'il parle;
et en même tems que la parole lui manque, le
silence lui pèse horriblement.

Amis ghom,

J'ai dormi longtem, et me réveillant bâtent.
Magne fois que je me réveillais je me disais —
bonheur et plaisir. Et il m'fallait un récit
complet et une réflexion pour me détrouper. Je
me suis de la peine à apprendre que le plaisir
vient pas dans la vie comme dans le rêve. Le

Le matin de ce
me deux bâtons de
A-doucement faire
le 96

premier mouvement est toujours de croire à l'harmonie
de ces deux mondes : tout celui du dedans en le-
monde vrai, le monde conservateur, d'autre part
la volonté dans cette volonté le cité était que, la
lumière se répandait partout, sans devoir être lu-
tourné vers, j'étais avec moi de cette lumière si
douce et si pénétrante, sans devoir sortir de la
longue ombre de l'arbre qui éclairait les choses
quelque chose de l'avenir vers moi à mesure que
je marchais. Le matin je ne marche pas, je suis
dans mon cabinet, à ma table près de l'ampoule.
Mais le soleil brille, la vallée où la fenêtre
commence à tomber laisse entrer des projecteurs
profonds où la lumière entre et se perd, tout
est beau et invitant devant moi. Vers mes
fenêtres partent où il porte ma vue. Je vous
veux partout, je vous mets partout, partout
où quelque chose me plaît et n'importe. Le
matin comme cette nuit, comme l'autre nuit, la
réflexion. C'est m'apprend que vous êtes par là.
Il faut que je le délivrera. D'instinct, je vous
veux avec moi, toujours avec moi.

Je trouve tous les miens en bon état. Ma
mère est mieux que je ne l'avais laissée ; mes
enfants sont à merveille. Mais vous que je ne
jouis de leur présence, de leur joie, qu'avec un

Sujette de va-
nous sommes co-
à ce dire que c
écessaire au rebat
pour aujourd'hui
sous pavage. On
à l'heure, on
fait comme no-
si vous le pou-
vez dire. Il
une pierre de
conforme. Je ve-
du jour ou demain
qui partira. Et
rencontré par mi-
longtemps ? Soyez
en tout cas, le 2
Mme Marangu-
maran. Si je re-
touche à l'avenir
ce que disant

peu d'hésitation et de malaise ? Il voudrai vous
me envoyer la mortis, son impression à moi seul,
en plastis à moi tout métamorphosé presque comme
un contre-sens. Riez j'aurai d'impressions, de
plastis à vous, mais il n'en plus qu'étoiles.
Vous pourrez me pardonnez cette exigence, toute la
rigueur. Je les aurai toutes, mais plus si le droit
me le plein droit.

11 Juin.

Votre ven. n° 38 me, éternellement adieu. Voilà
que vous le faites au dessus et de l'autre bout.
Adieu, adieu,